

# NOTES SUR L'AMOUR

par Claude ANET,



avec dessins originaux  
de Pierre BONNARD,

gravés sur bois par Yvonne MAILLIEZ



p 1750/2000

1881

7

54/78/17

(176)

NOTES SUR L'AMOUR



# NOTES SUR L'AMOUR

par Claude ANET,



avec dessins originaux  
de Pierre BONNARD,

gravés sur bois par Yvonne MAILLIEZ



Se trouve aux Éditions G. CRÈS & C<sup>e</sup>  
21, Rue Hautefeuille  
PARIS



CHAPITRE PREMIER

LES HOMMES



Aimer, c'est difficile. Être aimé, c'est fatigant.

9



Il y a des femmes qui professent l'égalité des sexes. C'est à elles que je sou mets les réflexions suivantes.

Recevoir des cadeaux, de l'argent même, est permis aux femmes. Mais l'homme est blâmé qui, aimé des femmes, se sert d'elles pour améliorer sa fortune. Je demande si la femme n'a pas de plaisir en amour et s'il n'est pour elle qu'une besogne rémunératrice?



Alors qu'on voit l'humanité entière courir d'une allure effrénée à la chasse au plaisir, pourquoi ne recevrait-il pas son salaire, celui qui donne le bonheur?



Les jugements du monde sont sans nuances. On n'a qu'un mot pour celui qui vit du salaire des petites ouvrières d'amour, et pour celui qui travaille, comme il a été dit, à la sueur de son front.

Les réflexions qui précèdent risquent de scandaliser fort. Il faut être bien sûr de son amour, et de soi, et de celle qu'on aime, pour laisser l'argent intervenir dans l'affaire. On peut croire que nos contemporains ne s'inspirent pas un sentiment d'absolue sécurité puisque l'argent est repoussé avec horreur des liaisons sentimentales. Je ne sais si ce fait est à l'honneur des mœurs de notre temps, comme quelques naïfs paraissent le croire. Il témoigne de la défiance continuelle où nous sommes les uns des autres; il montre que lorsque nous entrons dans une liaison nous pensons déjà à comment en sortir et à ne pas livrer à l'adversaire des armes dont il pourra se servir contre nous. La paix entre nous, même en amour, n'est qu'une paix armée...



#### *Autres choses*

On voit des hommes, par ailleurs délicats, aimer des femmes qui sont à tous, qui ont eu cinq cents amants, qui se donnent à la nuit.

L'énorme cortège de leurs prédécesseurs lointains et immédiats ne les gêne pas. Ils aiment ces filles comme un autre aime une femme qu'il a prise vierge et qui ne sera jamais qu'à lui.

Ce goût de la fille est moins rare qu'on ne pourrait le croire. L'idée qu'une femme a appartenu à d'autres excite certains hommes au lieu de les paralyser. Ils veulent user d'un corps qui ait déjà servi. On en voit qui préfèrent prendre pour femme légitime une fille. Je connais des familles où, de père en fils, les hommes ont épousé leur maîtresse qui était parfois leur cuisinière.

Chez ces gens un peu bohèmes, il y a au moins une tradition, celle de la fille.



Est-il possible d'unir plus de finesse d'esprit à plus de maladresse dans les affaires d'amour que ne fait T...?

Nul mieux que lui n'aiguise pour les femmes des compliments alambiqués, ne leur décoche des traits charmants. Il leur parle comme à des déesses qui n'auraient jamais quitté l'Olympe pour s'encanailler sur la terre.

Quel bizarre mélange de qualités et de défauts en ce garçon!

Il est à la fois humble et vaniteux, timide et empressé, ostentatoire et gêné, et soudain il mêle étrangement au mariage la vulgarité.

Je l'ai vu faisant un jour une cour précieuse, mignarde, à une jeune femme qu'il n'abordait qu'avec d'infinis détours.

12 Ce n'étaient qu'images rares, qu'inventions raffinées. Puis il se tut.

La jeune femme, après un silence, lui dit :

— Vous êtes dans la lune, T...?

— Dans la vôtre, répondit-il, avec le plus fin, le plus délicat des sourires.



DEUXIÈME CHAPITRE

CHOIX  
D'UNE MAITRESSE



O N ne choisit pas sa maîtresse. Elle vous tombe dessus; 15  
quelques-uns ajoutent : comme une tuile.



Il faut pourtant agir comme si tu avais la liberté d'aimer qui tu veux, ô jeune homme que l'on voudrait être. C'est pourquoi je me permets de t'offrir ces conseils sur le choix d'une maîtresse.



Ne crains pas de rester silencieux dans le monde si l'on parle d'amour. Ce que tu as à dire, garde-le pour le particulier. Lorsque tu seras assis à côté de la femme à qui tu veux plaire, sors de ta réserve. Étonnée de ce changement d'attitude, elle comprendra qu'elle en est la cause et t'en saura gré. Explique-lui qu'il est des choses si belles qu'elles ne souffrent pas d'être exposées en public.

Ne tombe pas dans l'erreur commune à tant de jeunes gens de parler de l'amour avec légèreté. Ne crains pas d'être grave et convaincu. Les femmes, même les plus frivoles, sont enchantées qu'on les prenne, ne fût-ce qu'un instant, au sérieux.

Avant toutes choses, sois secret. Ne livre rien de ton passé. Il est malaisé d'avoir de la grâce en se racontant soi-même. Sois sûr, du reste, que la rumeur publique renseignera bien vite celle à qui tu t'intéresses. Dès qu'on verra que tu lui fais la cour, des amis opportuns viendront lui dire : " Prenez garde ! Vous ne savez pas quel adversaire vous avez en face de vous. Il est d'une extrême habileté, on ne compte plus les femmes qu'il a rendues malheureuses. C'est un homme dangereux... ! " Le grand mot est lâché, celui qui te donnera partie gagnée. Il n'est pas d'exemple d'une femme ainsi prévenue qui n'ait désiré pousser une affaire, laquelle, sans cela, ne l'eût peut-être intéressée qu'à demi. L'idée du danger l'excite, soit qu'elle espère triompher où d'autres ont succombé, soit par cet attrait si naturel du risque chez les femmes qui s'ennuient. Et puis il n'est peut-être pas une femme, si faible soit-elle, qui, au fond d'elle-même, ne pense l'emporter dans sa lutte avec l'homme par les artifices secrets de son sexe.

Il est possible qu'une femme sentimentale ou qui en est à sa première affaire, te batte froid pendant quelques jours à la suite des objurgations amicales. Que cela n'altère en rien ta façon d'être auprès d'elle. Elle te reviendra et ces mouvements d'humeur te la livreront plus vite. Ainsi le poisson qui fuit après avoir mordu légèrement l'hameçon s'enferme à fond.

Pour devenir un Don Juan, il suffirait de créer autour de

soi, avec la complicité d'un ami par exemple, la légende qu'on est un homme dangereux. 17

Donc, assuré du bavardage opportun d'autrui, ne parle jamais de ton passé.

Si tu en es à ta première bonne fortune, vois combien ce silence est avantageux. Il te sera imputé à discrétion et on t'en louera. Les femmes ne souffrent pas l'indiscrétion chez leur partenaire; elles entendent la pratiquer elles-mêmes, librement.



Il est possible que la femme que tu as distinguée te demande de lui prêter des livres. C'est une façon de se tâter le pouls sentimentalement, si j'ose dire, dont beaucoup sont friandes. Les séducteurs en herbe font ici de grossières erreurs de tactique. Ils arrivent armés des *Liaisons dangereuses*. Jamais on ne séduira une femme qui en vaut la peine par le moyen d'un livre cynique. Ce sont les sentiments qu'il faut attaquer.

Quant aux autres femmes, il n'est pas besoin de littérature pour faire du chemin auprès d'elles. Un geste hardi, mis en sa place, vaut mieux qu'un long poème.



Sois scrupuleux dans le choix des moyens que tu emploies dans la bataille. Il n'est pas difficile de gagner au jeu si l'on y triche, mais le grand joueur triomphe malgré les cartes adverses.

Ne sois pas marchand d'illusions. Ne promets rien. Goûte la joie profonde d'être aimé, non pour de chimériques espoirs, mais pour ce que tu es.



Si tu voulais te marier, je te dirais de chercher une femme dont les goûts se rapprochent des tiens. Mais pour une maîtresse, ne crains pas les contrastes éclatants.



Benjamin Franklin a écrit — qui l'eût cru de cet américain et sage philanthrope? — un petit traité sur le *Choix d'une maîtresse*.

Il y recommande de prendre une maîtresse d'âge mûr. Il raisonne ainsi: les plus hautes branches d'un arbre meurent les premières et la sève subsiste dans le tronc. De même la figure d'une femme est ce qui vieillit le plus vite en elle. Sous le visage fatigué d'une femme de quarante-huit ans, vous voyez des épaules admirables qui n'en ont que trente-cinq. Descendez plus bas — oh! Benjamin! — vous trouverez plus de jeunesse

encore... Passons sous silence l'avantage évident, pour se pousser 19  
dans le monde, d'avoir comme maîtresse une femme d'expérience  
et de relations.



D'aucuns pensent que les années les plus propres à l'amour  
sont celles de vingt-cinq à quarante ans. Au-dessous de  
vingt-cinq et au-dessus de quarante, les amants sont attirés par  
les complémentaires qui les feront rentrer dans la moyenne  
indiquée. Une jeune femme de vingt ans sera séduite plus  
sûrement par la force avertie d'un homme ayant dépassé la  
quarantaine; une femme experte et mûre choisira de préférence  
un jeune garçon. Et les vieillards qui, jusqu'aux portes de la  
correctionnelle, usent ce qui leur reste de dents sur des  
fruits trop verts, aident de leur mieux à fortifier la démonstration  
tentée ci-dessus.



Si, au moment de prendre une maîtresse, tu envisageais  
tous les malheurs qu'elle peut amener dans ta vie, tu ne pren-  
drais pas de maîtresse. Tu serais épouvanté à voir les calamités  
latentes dont est gros l'acte de l'amour.

Du reste si l'on voulait agir raisonnablement, on n'agirait jamais. Pour la raison, rien est possible; on ne peut justifier à ses yeux ni la société ni l'univers où nous sommes. La vie de chacun de nous est, de ce point de vue, un miracle, car il n'est pas un homme dont l'existence n'implique des contradictions essentielles. Et pourtant nous vivons. La vie a plus de ressources que n'en a notre raison. Et elle a tout de même, en outre, parfois, le sourire.



Ne tombe pas dans l'erreur commune de croire que les femmes sont sensibles aux sacrifices que les hommes font pour elles. Ce n'est pas par la voie du renoncement que l'on arrive à conquérir une femme qui en vaut la peine, mais par l'affirmation d'une volonté supérieure à la sienne. Aussi à l'heure où tu entres dans la carrière amoureuse, arme-toi d'un bel égoïsme, naturel et sain, et prends à l'avance la ferme résolution de ne pas faire de sacrifices dont on ne te saura aucun gré.



Es-tu amoureux? Sache à l'avance que ton amour n'a pas

une chance sur dix mille d'être durable. Agis pourtant comme 21  
s'il devait être éternel, car, dans le domaine de l'amour, tout  
arrive, et tel qui pensait être parti pour un voyage d'un mois  
se trouve embarqué pour la vie.

Ne te préoccupe pas au début d'une liaison de la façon  
dont elle se terminera. La vie qui connaît plus d'un tour s'en  
chargera.



Méfie-toi des intellectuelles. Elles ne sont tolérables, et  
encore! qu'en société. Souviens-toi que tu cherches une  
compagne de lit et qu'un beau corps est, entre les draps, plus  
précieux qu'un trait d'esprit.

La sensibilité de la femme nous intéresse plus que son  
intelligence si à fleur de cerveau, après tout. L'intelligence n'est  
du reste, que la région superficielle de l'esprit. Au-dessous  
d'elle, il y a le monde énorme, obscur, de l'inconscient, toujours  
plus riche chez la femme que chez nous.

Fuis les femmes qui prétendent diriger leur vie par  
l'intelligence et la raison.



Évite aussi les femmes extasiées dont le cœur déverse, à robinet ouvert, un flot continu de tendresse sur l'univers entier. A les en croire le monde n'est pas assez vaste pour l'immensité de leur amour... Et comme elles parlent! Comme elles savent des choses! Comme elles tutoient la nature!... Avec quels yeux demi-clos évoquent-elles l'accouplement des éphémères ou l'hermaphrodite union des escargots!... Il leur faut un public. Elles ont un tel besoin de se raconter qu'elles arrêtent le premier venu; elles ne gardent rien de secret pour lui; elles se montrent nues; elles exécutent devant lui les danses sacrées. Elles ne le connaissaient pas il y a une heure et déjà elles l'associent à leurs jeux prodigieux; déjà il se croit le compagnon fêté de leur vie... Mais dans soixante minutes elles l'auront oublié et danseront avec la même fougue haletante devant un autre. Si elles ne trouvent personne, elles font monter le concierge... Lorsque tu es auprès d'elle, tu es ébloui et, en même temps, tu as honte de ta sécheresse, tu te reproches ta froideur, tu te pincés pour t'échauffer, tu étends les bras pour étreindre l'univers.

Ne demande à ces femmes que ce qu'elles peuvent te donner : une représentation magnifique, sous les feux de la rampe, devant mille spectateurs. C'est là qu'elles se dépensent et se livrent. Une fois le rideau baissé, si tu passes dans la coulisse, tu y trouves, parmi les portants sales et les toiles nues, une femme écroulée, morte de fatigue, incapable d'aimer.

Mais les mystiques sont de ferventes amoureuses. En elles un feu brûle d'inépuisable passion. Elles aiment le Christ comme un amant et leur amant comme un dieu. Ces femmes qui veulent l'union ineffable des âmes savent offrir magnifiquement leur corps à l'amour. Elles l'abandonnent sans réserve, sans marchandage, comme si elles en ignoraient la valeur. Mais cela n'est que raffinement suprême, comme le montre le mot de l'une d'elles, la baronne de Krudener qui, dans les bras de son amant, au moment qu'il lui faisait sentir l'aigu des plaisirs de la chair, s'écriait : " Ah! Dieu, je te demande pardon de l'excès de mon bonheur!" donnant par ce cri que peut seule se permettre une mystique un prix presque divin à une joie terrestre.



Le monde est aujourd'hui cosmopolite. Règle générale (il est d'aimables exceptions), évite les étrangères. Ce sont des femmes avec lesquelles on ne sait sur quel pied danser. Elles sont excessives et ne connaissent pas les bonnes manières (je ne parle pas de la façon de manger).

Les Américaines dont nous sommes envahis promettent beaucoup et ne tiennent guère. On en voit de belles; elles sont glacées. A quoi bon user tes forces à échauffer une femme froide qui te gèlera les mains?

Les Anglaises n'ont aucune ressource dans l'esprit. Et puis elles ne soignent pas leurs dessous. Des observateurs compétents m'assurent qu'elles portent souvent, horreur! des combinaisons.

Les Allemandes, — j'ai toujours pensé que l'assaut d'une Française par un Allemand était un viol et d'une Allemande par un Français une politesse. Tu ne fais pas l'amour par politesse.

Les Russes... tu es trop jeune, ô mon ami, pour te lancer dans des jeux dangereux. Apprends à monter à cheval avant d'entreprendre le dressage d'un des admirables animaux de sang qui naissent sur les bords du Don.

Les Polonaises, on en a vu d'exquises. Elles ont du cœur et de la beauté. Mais le reste?

Les Italiennes te donneront du plaisir dans le lit, mais pas de conversation après la chose honorable.

Les Espagnoles sont tragiques ou ennuyeuses. Feras-tu entrer l'ennui ou le drame chez toi?

Quant aux petites nationalités, réserve-toi jusqu'à ce qu'elles aient montré qu'elles ont en elles de quoi vivre.

Pour débiter dans la vie, seules les Françaises t'offriront l'amour avec l'agrément et la diversité que tu désires. C'est avec elles que tu feras tes humanités. Elles plaisent, elles amusent, elles aiment; elles sont merveilleusement douées pour les plaisirs que tu recherches; elles ont du cœur aussi; aucun

sentiment ne leur est étranger. Si le hasard met une novice sur ton chemin, n'hésite pas à la prendre; son inexpérience sera brève; elle dépassera vite tes leçons. Tu trouveras chez tes compatriotes la délicatesse et l'ardeur, le goût, l'audace et le raffinement, un raffinement secret qui sera pour toi seul. Telle femme qui ne peut s'offrir que quatre robes par an a des dessous plus beaux qu'une duchesse anglaise. Les véritables qualités de la Française sont cachées. C'est une femme qu'il faut découvrir pour bien la connaître.

En outre vous êtes de la même race, vous vous plaisez aux mêmes finesses, vous vous entendez à demi-mot.

Enfin c'est avec la Française que tu auras le moins d'ennuis. Elle sait vivre et elle sait rompre; et cela est à considérer.



Il y a de nos jours une société nombreuse de femmes qui ont été mariées et qui ne le sont plus. Le divorce leur a créé des loisirs. Elles ont aimé déjà, goûté la douceur et l'amertume des jours changeants; elles ont été déçues, mais elles sont prêtes à aimer encore. Elles ont dans le caractère quelque chose de hardi; elles sont insoumises, ne se sont pas pliées aux esclavages anciens.

Je t'entends me dire: "Menez-moi chez ces libres femmes.

26 C'est là que je trouverai une maîtresse suivant mon cœur et que j'éviterai l'ennui du mari obligatoire."

Non, je ne te conduirai pas chez les divorcées. Tu es trop jeune encore pour affronter ces femmes dangereuses qui n'ont conquis leur liberté que pour l'aliéner à nouveau, définitivement. Elles ont en elles le goût terrible de l'absolu. Ce sont pour la plupart des femmes à idéal; elles se sont séparées de leur mari parce qu'elles ignoraient l'art de vivre, qui est fait d'arrangements et de concessions. Elles n'ont jamais su danser en équilibre sur la corde raide entre l'amant et l'époux. Si tu es aimé par l'une d'elles, elle s'imaginera qu'elle va refaire sa vie avec toi... Rien n'est plus fatigant et plus vain que d'entreprendre de refaire la vie d'autrui. C'est assez de mener la sienne propre.

Ou bien tu rencontreras parmi elles la femme incomprise, "l'éternelle blessée". Te sens-tu la vocation de garde-malade? Passeras-tu les jours de ta jeunesse à panser des plaies qui ne guériront jamais?

A l'heure où tu vois la vie étalée devant toi comme un beau pays que tu vas parcourir, ne prends pas dans tes bagages une femme libre. Souffriras-tu qu'une femme viole la paix de ton domicile à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, qu'elle sonne à ta porte au moment où, les pieds au feu, tu te prépares à passer quelques heures parfaites de solitude, qu'elle apporte ses pantoufles, sa matinée, ses objets de toilette chez

toi, qu'elle finisse par passer les nuits entières dans ton lit? 27

Tu t'accommoderais mal de ce train-train conjugal. Si c'est ce pot-au-feu que tu désires, prends une femme légitime. Si c'est les plaisirs éclatants et peu durables de l'amour que tu cherches, fuis les divorcées.



Il te faut une femme mariée, et bien mariée, j'entends de celles qui, à cause des règles du monde, ne songeront jamais à divorcer. Elles ont un mari, des enfants, des relations; elles entendent les conserver. Mais elles veulent quelque chose de plus que tu peux leur fournir. La jeune fille française arrive vierge au mariage. Elle ne connaît donc que l'amour conjugal. Encore ne peut-il résister à l'affreux corps à corps du mariage. Elle sait qu'il en existe un autre, incomparablement plus beau. Elle cherche celui qui le lui révélera.

Tu seras, si tu m'en crois, ce prédestiné des fées. Tu seras l'amant. Trois ou quatre fois la semaine, ta maltresse viendra te trouver. Tu la verras secrètement et le mystère double le prix de l'amour. Peut-être te plaindras-tu de cela même? Tu la voudrais chaque jour et peut-être à chaque heure! Imprudent! Vois ce que tu as et ce que tu veux perdre.

Lorsque ton amie sonne à ta porte et que, le cœur battant,

28 elle s'appuie sur toi, songe qu'elle s'est lavée, parfumée, qu'elle a couvert son corps de batistes légères, et que maintenant elle va se déshabiller pour te plaire. Elle a pris pour toi une âme de fête. Elle a laissé au logis les soucis qui assombrissent les ménages; elle a grondé des enfants tapageurs; la couturière était en retard pour une robe; elle a échangé avec son mari quelques propos aigres. Tout cela est oublié lorsqu'elle entre chez toi. Elle ne pense qu'à t'aimer. Elle dépose les soucis avec sa robe et son linge fin. Ce sera assez de les reprendre dans deux heures quand elle rentrera au logis.

O jeune homme privilégié, tu représentes l'amour pour elle, et tu aspirerais à devenir ce je ne sais quoi, ce souffredouleur, ce maître-Jacques conjugal qu'on appelle un mari!

Elle t'offre ce qu'il y a de meilleur et de plus rare au monde. Sache jouir des heures précieuses et passionnées qu'elle te donne. L'amour n'a rien à gagner à se mettre en ménage. Qu'il vive ses minutes éclatantes, qu'il les arrache à la monotonie, à l'ennui de la vie quotidienne! Voilà sa victoire!



TROISIÈME CHAPITRE

LES FEMMES



LES femmes qui mettent tant d'art à s'arranger ont leurs 31  
moments de franchise. Ces grands enfants délicieux ont  
un irrésistible besoin de se raconter. Or il est difficile de mentir  
toujours et avec suite. A qui les écoute avec sympathie et avec  
un peu de clairvoyance, il n'est pas de secret que finalement  
elles ne livrent.



“Prendre la femme d'autrui.” Cela laisse supposer que la  
femme appartient à quelqu'un. Au fond nous sommes restés  
Orientaux.



La femme fixe elle-même son prix. Elle serait bien sotte  
de ne pas fixer le plus haut prix possible, ne serait-ce que pour  
flatter la vanité de l'homme. — “Voyez ce que je vous donne  
et mesurez la grandeur de votre victoire.”

C'est pourquoi nous lui savons gré d'essayer à chaque fois,  
avec une constance qui ne se lasse pas, de nous persuader que  
nous sommes son premier amant. Nous ne la croyons pas, mais  
l'insistance avec laquelle elle nous le répète a quelque chose de  
flatteur. Au chant de cette sirène, nous en arrivons à croire que

- 32 le destin nous a marqués seuls pour être aimés tandis que les autres — nos prédécesseurs pourtant — n'ont été sur sa route que des passants de hasard, vite oubliés.



*Joseph*

Nulle part on ne voit mieux le travail de la ruse féminine que dans l'interprétation qu'elles ont imposée de l'histoire de Joseph et de l'épouse de Putiphar, car ce sont les femmes éternellement occupées à défendre leurs positions et à les fortifier qui, en amour, créent l'opinion.

Cette histoire pouvait leur être fatale; elles y faisaient piètre figure, s'y montraient sous un jour vraiment fâcheux. Une femme, laissant tomber le masque, perdant toute pudeur, s'offrant à un jeune homme et refusée par lui!... Comment se tirer de là? Elles y sont arrivées, n'en doutez pas. Elles ont jeté toute la lumière sur Joseph. La femme reste dans l'ombre; on ne l'aperçoit pas; on ne sait même comment elle s'appelle, on ne voit que l'homme. Et cet homme — c'est ici que la grandeur du génie féminin apparaît — est irrémédiablement ridicule; il se montre dans une posture absurde; on ne le cite que pour s'en moquer. Elles ont accablé ce pauvre Joseph de

leurs sarcasmes. Il est indéfendable. Du même coup elles ont créé l'opinion, si avantageuse pour elles, que, sous peine d'être déshonoré, un homme, non seulement ne peut pas résister à la femme, mais encore doit l'attaquer. C'est devenu un devoir pour l'homme bien élevé, le premier devoir de la politesse masculine.



### *La Pudeur*

Il n'y a que l'Amour sacré qui puisse se montrer dans sa nudité. L'Amour profane, celui dont nous vivons, plus avisé, s'entoure de voiles. La pudeur de la femme, dont nous lui faisons une vertu, qu'est-elle au fond? Un appât. La femme sait, comme toutes ses sœurs de la création, que le mâle veut gagner par la force sa conquête et que, si elle s'offre, elle se diminue. La surexcitation du mâle atteint à son comble dans la lutte contre la pudeur de la femelle — et plus le combat est long et ardu, plus il s'enflamme — et, vainqueur, mieux il possède à fond l'ennemie qu'il a poursuivie. La taupe aveugle fuit éperdue sous terre, obligeant le mâle, attiré par son odeur, à creuser son passage derrière elle. La femme se cuirasse et ne se laisse arracher qu'un à un les vêtements qui la couvrent.

Et la nature — qui se méfie de la femelle et qui connaît son ardeur au plaisir — craignant qu'elle ne s'abandonne trop vite, avant que le mâle soit à la limite de l'excitation, met sur le seuil même de l'amour la douleur physique qui en garde la porte. Dans beaucoup d'espèces animales, la prise de la femelle par le mâle est déchirante. Et dans l'espèce humaine, la vierge n'achète l'amour qu'au prix de son sang.

Il est vrai que ce sacrifice fait, la pudeur est seule à créer un obstacle nécessaire entre l'homme et la femme.

Le monde antique s'était presque débarrassé de la pudeur au moment où il était condamné à disparaître. Et l'idéal de l'art, le nu, triomphait; les bains publics, les jeux du cirque, les gymnases montraient aux yeux de tous la perfection du corps humain et la Vénus pudique n'avait plus d'adorateurs.

Fortifier le sentiment de la pudeur qui n'existait plus qu'à peine, voilà une des tâches de l'Eglise, qui est toute sagesse. Elle en a fait une des premières vertus de la femme chrétienne. L'épouse formée par l'Eglise est pudique et, grâce à cet enseignement qui ne fait que répéter les leçons mêmes de la nature, elle oblige l'époux ou l'amant à se dépasser lui-même lorsqu'il veut la posséder. C'est là un des bienfaits innombrables que nous devons à la religion chrétienne.

On aime une femme à en perdre le sommeil et l'appétit. Tant qu'on ne l'a pas possédée, on ne sait rien sur le bonheur ou la déception qu'elle vous apportera.

Vous l'adorez; vous faites pour l'obtenir cent folies dommageables; elle cède; elle est à vous. Au sortir du lit, elle vous devient indifférente; vous vous êtes trompé; vous ne l'aimez plus.

Rien à l'avance ne peut vous renseigner.

Vos expériences antérieures sont sans utilité. A chaque fois vous vous trouvez devant l'inconnu. La science pourra faire mille progrès, elle établira que l'amour est ceci ou cela, qu'il y a au contact de certaines personnes dégagement d'électrons, d'ions, ou de rayons  $n$ ; on mettra en formules algébriques les lois de l'attraction sexuelle...; les savants n'en seront pas plus avancés que les autres, car, sur ce point qui est le tout de l'amour, seule l'épreuve de la chair décide.

C'est pourquoi beaucoup de femmes hésitent. Elles savent que les serments, les promesses d'avant le lit, sont paroles vaines, que rien ne les assure du lendemain, qu'il faut se donner d'abord et, sans être sûres d'être remboursées, payer de leur personne. Le risque est immense.

Heureusement les femmes ont plus de courage que nous.

Le sexe indiscret, c'est le sexe féminin. Étrange contradiction : les femmes ont mille fois plus besoin de secret que nous; l'honneur public d'une femme est dans la chasteté qui, pour les hommes, n'est qu'une vertu ridicule; une femme a beaucoup à perdre à laisser voir dans sa vie, tandis que le plus souvent une bonne fortune connue sert un homme et le pousse dans le monde.

Pourtant on trouve plus de discrétion chez les hommes que chez les femmes. Ils savent mieux dissimuler, et puis ils ont l'habitude, par la vie qu'ils mènent et souvent par obligation professionnelle, de garder les secrets.

Combien est-il difficile à une femme qui aime de cacher son bonheur! Sans aller jusqu'à une inutile et dangereuse confession, elle a mille manières de faire savoir au monde quel homme elle préfère. La façon dont elle le reçoit, dont elle lui parle ou ne lui parle pas, la manière qu'elle a de chercher ou d'éviter ses regards, tout est un aveu.

On en trouve qui ont la force d'âme de cacher leur bonheur. Mais, lorsque leur bonheur se change, comme il peut arriver, en un désespoir affreux, où sont-elles celles qui ont l'héroïsme de souffrir sans se plaindre?

Ici encore l'Eglise compatissante vient au secours de la

femme. Pour ce cœur passionné qui déborde d'amour, elle a 37  
trouvé la confession.

Cet homme sombre, au visage rasé comme celui d'un comédien, qui porte une robe de femme — et dont l'âme a gardé quelque chose de la candeur divine de l'enfant — dans l'ombre du confessionnal, il accueille sa pénitente.

Elle rentre chez elle légère et délivrée.

Comment n'aimerait-elle pas l'Eglise qui lui a été douce?

Elle ne dira rien à son mari; elle gardera tout de même son amant. Elle mènera des jours fiévreux et non sans beauté. La vie, comme il arrive, se chargera de la séparer de celui qu'elle aime. "Il est des adultères exquis, ils ne sont pas durables", dit quelque part Remy de Gourmont.



La vérité est que la femme ne peut se taire de son amour. Si elle n'a pas l'Eglise où en parler, il lui faut une autre oreille. Que ne ferait-elle pour la trouver?

On a vu des femmes, dans le désespoir où les plonge la disparition de leur amant, en prendre un second pour avoir en lui le confident sûr — n'est-il pas un nouveau complice? — d'un passé dont elles ne peuvent porter le poids sur leurs seules épaules.



QUATRIÈME CHAPITRE

DE LA NÉCESSITÉ  
ET DE L'ART  
DE BATTRE LES FEMMES



*"Tu vas parmi les femmes? Prends ton fouet."* 41  
(ZARATHUSTRA).

Disons-le sans ambages, sans nous occuper des clameurs qu'une telle affirmation va soulever :

Les femmes désirent secrètement être battues.

Elles ne l'avouent pas à autrui, et rarement à elles-mêmes ; peut-être même l'ignorent-elles ; mais — est-ce l'obscur réveil d'un sentiment atavique, le souvenir empreint au tréfonds de leur conscience des ancestrales raclées reçues par leurs sœurs timides, farouches et soumises, au sein des paradis perdus ? est-ce la nostalgie de ce bonheur primitif et disparu ? — elles veulent des coups.



On peut poser l'axiome suivant :

Une femme qui fait une scène désire être battue.

Voyez notre infortunée compagne malade d'énervement.

Elle ne sait ni la cause ni le remède de son mal. Pourtant, avec la merveilleuse et aveugle sûreté de l'instinct, elle va droit où il faut aller. Elle prend un prétexte et le hérissé de pointes... L'homme imbécile, qui n'emploie sa raison qu'à déraisonner, s'efforce de rester calme : " Tu cries, dit-il, parce que tu es

42 une pauvre petite créature de nerfs ; moi, plus sage, je te montrerai ce qu'est un homme raisonnable et maître de soi."

Il prodigue les bonnes paroles ; elle s'exaspère... C'est de bien autre chose que de paroles bonnes ou mauvaises qu'elle a besoin. Maintenant ses nerfs vibrent si aigus qu'il semble qu'on les entende. De toute ardeur, elle cherche ce qui mettra l'homme hors de lui, ce qui lui fera perdre son détestable sang-froid, ce qui amènera, enfin, l'explosion désirée ; — et, en face d'elle, blanc de colère contenue, dépensant une force inutile dans la vaine besogne de se maltriser, ce grand benêt d'homme civilisé continue à crisper son poing dans sa poche au lieu d'en meurtrir les délicats méplats du visage convulsé qui se tend vers lui.



Il ne faut pas, qu'à l'idée de battre les femmes s'ajoutent de sadiques désirs, que, pour trouver de la chair tiède et cachée, on retrouse jupes et jupons, qu'on arrache un corsage fiévreusement. L'homme juste et supérieur bat les femmes non pour son plaisir mais pour leur bien.



La femme comprendra sans doute un jour que l'homme

qui la frappe lui donne la plus grande preuve d'amour. N'est pas battue qui veut. Il y a là un privilège. Les coups vont aux femmes aimées. 43



Depuis que celui qui signe ces lignes, comme disait Victor Hugo, a orienté ses méditations vers le noble art de battre les femmes, il a provoqué plusieurs confidences dont une au moins vaut d'être relatée, car elle contribuera à donner de l'assurance à nos frères hésitants.

L'histoire suivante lui a été racontée par Jacques S..., l'homme de qui on attendait le moins qu'il battît les femmes, car il est d'une parfaite maîtrise de lui-même et reste, dans les orages les plus violents, impassible.

Jacques parla ainsi :

— Il m'est arrivé, jadis, d'employer ma force contre une femme et cette expérience première a laissé un souvenir lumineux dans ma mémoire. La maîtresse qui a été l'occasion de mes débuts dans l'art nécessaire de battre les femmes était une femme du monde avec qui les hasards de l'existence m'avaient permis de vivre maritalement pendant plusieurs mois. Ce détail est nécessaire pour la suite de mon histoire. Il y a tel geste qui n'aurait jamais été si nous nous étions vus furtivement trois ou

44 quatre fois la semaine de cinq à sept. Marthe, donnons-lui ce nom, était jalouse. Elle ne cessait de se déchirer et, sous le prétexte que j'étais l'autre moitié d'elle-même, elle me déchirait aussi. Nous vivions ainsi dans un énervement qui croissait chaque jour. J'étais obligé à un effort constant pour rester maître de moi. Pas un geste de colère ne m'échappa au cours des scènes quotidiennes que j'avais à subir. Je ne voulais avoir aucune brutalité à me reprocher.

“ Un soir, au théâtre, étant dans une avant-scène avec des amis, Marthe s'imagina qu'une actrice que je ne connaissais pas me regardait et était d'intelligence avec moi. Nous rentrons en voiture tous les deux seuls. Une scène éclata, la plus sotté, la plus violente. Soudain, au paroxysme de la colère, elle essaya de me pincer. D'un mouvement rapide je lui saisis le poignet et, enfiévré au souvenir de tant de scènes analogues, je tordis d'un coup sec ce poignet délicat... On entendit un craquement léger du bras;... puis ce fut un “ Ah ! ” si étonné, si franc, si humain qu'il vibre encore en moi; c'était la première fois que je trouvais cet accent profond de nature dans la bouche de Marthe... J'en fus stupéfait et charmé, comme l'est un virtuose qui tire par hasard un son admirable d'un instrument ingrat... Ayant poussé ce cri, Marthe, écroulée dans l'angle de la voiture, éclata en sanglots... Minute inoubliable !

“ Alors je fus rappelé à la réalité; j'avais été brutal,

j'attendais avec angoisse le remords certain, terrible, qui allait m'accabler... Mais, ô surprise, voici que montait en moi un sentiment délicieux, inconnu, de paix retrouvée après de longs tracas, de devoir accompli à travers mille difficultés, de bien-être enfin gagné après un rude voyage; j'étais heureux et soulagé; j'avais l'âme légère, généreuse, lavée de toute animosité, purgée de toute rancune; j'avais abordé par un coup hardi sur des terres ignorées et bénies... M'excuser, demander pardon? — De quoi? D'être heureux.

« A côté de moi Marthe pleurait toujours, mais je sentais que c'étaient de bonnes larmes salutaires dans lesquelles se fondaient les colères et les aigreurs. J'étais certain qu'au fond d'elle-même elle ne m'en voulait pas, qu'elle n'était nullement fâchée... Ce fut, pour moi comme pour elle, une des heures les meilleures de notre liaison. Voilà...

— Et pourquoi vous êtes-vous quittés?

— La lassitude m'a pris. Nous nous sommes séparés, parce que je ne l'aimais plus assez pour la battre. Depuis j'en ai trouvé d'autres qui, oserai-je dire, valaient le coup. — Et je garde une éternelle reconnaissance à Marthe de m'avoir mis sur le chemin de la vie bienheureuse.



La première fois que vous battez la femme que vous aimez et qu'elle sanglotera, éroulée sur un canapé ou sur vos tapis, vous n'échapperez pas — l'habitude! l'habitude! — à un vif mouvement de remords et de compassion. Vous voudrez vous précipiter vers cette femme qui pleure, la presser dans vos bras, lui demander pardon. Ah! pour l'amour de Dieu, contenez-vous. Ne bougez pas. Un mot, un geste, et vous êtes perdu. Si la femme croit que vous avez cédé à la colère et que vous vous en repentez, votre vie entière ne suffira pas à payer ce moment d'égarement. Restez calme; allumez une cigarette et regardez le corps de votre amie secoué par les sanglots, en vous disant que les voies du bonheur sont ardues, mais que la noblesse du but poursuivi justifie l'excessif des moyens employés.



Ayant déjà acquis une certaine pratique dans l'art de battre les femmes, il m'arriva d'avoir comme maîtresse une femme pleine de l'orgueil le plus haut, le plus justifié. Lorsque vint l'heure où il fut nécessaire de la battre, j'accomplis ce devoir avec sérénité. Les suites furent celles qu'on peut attendre. Pas de colère, plus de colère; ce sentiment n'existe pas chez une femme battue; c'est avant la rossée qu'elle se met en colère, — mais, surprise allant à la stupeur, puis larmes, flots de

larmes, et enfin bonheur, rayonnement de bonheur. Pourtant 47  
je remarquai qu'il restait encore en elle un point un peu  
douloureux. Affligé de l'incomplet résultat de l'opération, je  
l'interrogeai avec curiosité et douceur.

— Qu'y a-t-il, mon amie ? dis-je. N'es-tu pas heureuse ?

La charmante et faible femme soupira et, après mille essais  
d'é luder la question et de détourner la conversation, finit par  
me murmurer à l'oreille, alors que je la serrais contre moi :

— Je suis humiliée !

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Humiliée ! fis-je. Voilà qui est inexplicable. Si, chère  
âme, tu en étais venue aux mains avec une amie de ton âge,  
de ton poids, de ta taille, et que tu eusses été vaincue, je  
comprendrais que tu en fusses humiliée. Mais quelle issue  
attendre d'une rencontre entre toi et moi ? J'ai six pieds de  
haut, je pèse soixante dix-huit kilos, je suis entraîné aux sports.  
Après ce qui s'est passé entre nous, tu peux ressentir toute la  
gamme des sentiments, sauf précisément l'humiliation.



Il ne faut battre que rarement et méditer le mot de  
Machiavel, qui recommande au tyran de faire toutes les cruautés  
nécessaires d'un seul coup. Qu'on laisse donc passer quelques

- 48 scènes sans bouger ; qu'on se contente d'avertir calmement, mais avec conviction, une fois ou deux, pas plus. Alors, à la prochaine occasion, on frappe.

Un seul coup bien porté peut suffire. Il faut que notre faible amie sente en sa chair la force supérieure de notre musculature. L'effet est produit ; au lieu de s'énerver, elle pleure ; elle est heureuse.



Le triomphe de la civilisation, je le vois dans l'homme impassible, sans colère, qui bat par raison. Il y a entre lui et la brute qui frappe en fureur, la différence qui existe entre l'assassin qui plante son couteau dans le dos d'un *pante*, et le chirurgien qui, lui aussi, enfonce de l'acier dans une chair vivante.



Il faut battre les femmes maigres avec un bâton.  
Pour les fausses maigres, le poing est recommandé.  
Pour les grasses, le plat de la main suffit.  
En somme, il s'agit de ne pas se faire mal à soi-même.

CINQUIÈME CHAPITRE

DE LA BEAUTÉ



LORSQUE nous examinons une femme et que nous nous bornons à constater ses beautés et ses défauts physiques, nous sommes sur un terrain où il n'y a place pour aucune duperie. Ici on ne peut nous passer de faux jetons. Nous ne courons pas les risques terribles que présente la bourse des valeurs sentimentales où nous croyons acheter, par exemple, une tendresse infinie (et payons en conséquence) pour nous apercevoir à livraison qu'on nous a vendu un petit sentiment médiocre et sans durée.

Un grand nombre d'hommes se refusent à spéculer sur les valeurs sentimentales, soit qu'elles n'aient aucun prix à leurs yeux, soit qu'ils tiennent à éviter les déceptions amères d'une mauvaise affaire.

C'est pour eux que nous entreprenons d'écrire ici une étude plus détaillée de l'anatomie de la femme.



### *Anatomie de la femme*

Énumérons d'abord les tares de la femme. Soyons impitoyables en théorie. Nous avons assez de faiblesses dans la pratique.

La tare des femmes petites, ce sont les jambes courtes.

- 52 Les femmes, qui sentent obscurément par quoi elles plaisent ou déplaisent, dissimulent de leur mieux ce défaut à l'aide de leurs vêtements. Elles ne réussissent à tromper que les indifférents, car l'homme qui aime les femmes les déshabille toujours, ne serait-ce que de l'œil.

Une femme petite avec des jambes plus longues que le torse est l'objet le plus rare qui soit sous le ciel.



Le dos des femmes a une tendance à se voûter. On voit des femmes jeunes avoir déjà les épaules rondes. Presque toutes les femmes mûres ont le dos en arc de cercle.



Est-il rien de plus beau qu'une femme dont les seins sont fermes et dressés vers la lumière. Hélas! combien de femmes peuvent-elles se passer de corset ou d'un large ruban? Elles savent leur faiblesse. Elles n'ont garde de se montrer debout et nues. Cela, c'est l'épreuve suprême. Qui est prête à l'affronter?

Les femmes, si elles sont nues, ne se laissent voir que couchées. Elles ramènent les bras en arrière, supportant la tête; le sein alors se tend et regarde le ciel, enfin!

La plupart des femmes sont envahies par la graisse. Le meilleur de leur existence, à partir de vingt-cinq ans, est pris par la lutte contre l'obésité. 53

"Elles se défendent." Mot terrible!

Elles ne pensent plus à autre chose, au lit, à la promenade, à table. Pour maigrir, elles ne reculent devant aucun sacrifice; elles ne boivent pas, marchent à jeun, se font masser et supportent la souffrance des régimes les plus stricts.

Elles ont raison.



Voici une femme belle, enfin. Elle est grande, la tête petite, les seins droits, les hanches pleines.

Regardez-la, regardez-la vite. N'en perdez rien, remplissez vos yeux, car, hélas! elle n'a que quelques heures de beauté, si brèves.

A-t-elle des enfants? son ventre se plisse. Prend-elle de l'embonpoint? ses seins, ses joues tombent, son menton se double et se triple. Elle maigrît, au contraire. Alors elle devient quelque chose de ridé, de mort.

Osons le dire. L'homme est plus beau. Il résiste mieux à l'usure des années, se déforme moins vite. Vous trouverez deux ou trois adolescents très beaux à dix-huit ans pour une adoles-

54 cente sans reproche. Mais ces jeunes gens, s'ils mènent une vie normale, s'ils cultivent leur corps par l'athlétisme, s'ils évitent l'alcool, ils peuvent être à quarante-cinq ans des hommes beaux encore.

Mettez-les à nu. Ils ont des poitrines profondes et bombées, des épaules larges, des reins creusés, des jambes et des bras musclés sans l'ombre de graisse.

Mais la femme de quarante-cinq ans, où est-elle qui supportera cette épreuve?



Il n'y a qu'un moment où la femme est plus belle que l'homme : c'est dans le désir.



Que conclure? Que la beauté absolue, celle qui s'établit par des plans, se trouve plus souvent chez l'homme que chez la femme; que, par conséquent, la femme vraiment belle est ce qu'il y a de plus rare au monde, par suite de plus désirable. Ce qu'il fallait démontrer.



Autre conclusion. Que les hommes soient beaux, peu nous importe au fond, car nous les regardons d'une vue désintéressée, objective, en artistes, tandis que la beauté, même imparfaite, de la femme, c'est, comme dit Stendhal, une promesse de bonheur. 55



Chez une femme de stature élancée, admirable est la chute des reins, l'inflexion du dos, élargi et plat aux épaules, qui file comme un fleuve serré par deux rives rapprochées, puis s'étale entre les hanches arrondies.

Il y a le long de la colonne vertébrale, une coulée de lignes allongées où les chairs, comme comprimées, paraissent plus fermes, puis elles se détendent aux hanches jumelles où l'on sent une plénitude heureuse, un repos, une halte, le luxe, l'indolence avant la descente vers les jambes qui, elles, travaillent et ne peuvent se permettre l'abondance.

Comment dire la beauté des chairs qui vont de l'épaule au sein ?

C'est un défaut, et grave, d'avoir les seins attachés sur la poitrine plate. Il doit y avoir un passage insensible et délicat de l'un à l'autre, un art infini des transitions. Quand le "morceau" est réussi, quelle joie magnifique pour les yeux!

Entre les seins, un vallon délicieux commence, resserré, puis s'élargit soudain. Il reste marqué entre les saillies légères que font les côtes. C'est alors la taille amincie, colonne qui supporte le chapiteau épanoui à double volute des seins.

Puis le ventre, que nous ne voulons plus gros comme à la Renaissance italienne, mais tendu à l'antique et aplati comme un bouclier. Il fuit sans bouillonnements vers les aines, là où sont cachées, comme dit Shakespeare, les sources délicieuses.



Les cuisses sont longues, bombées en arc, avec de la chair et pas de graisse. Ce sont des travailleuses.

Le genou ne sera ni escarpé, ni rocailleux, il se fond dans la jambe.

Mieux vaut un mollet un peu sec qu'un mollet trop gras.



Le bras tombe d'une ligne nette de l'épaule au coude.

L'avant-bras a le galbe d'un vase allongé d'où sortirait un fleur : la main.

Qu'une jolie main souple sur un poignet fin est chose rare et belle!

Les cheveux abondants. On permet à la femme un excès de ce qui est inutile, de ce qui n'est là que pour l'ornement. Les cheveux bouclés, onvés et drus, l'emportent sur les autres, car ils ont de la vie, et la lumière joue avec eux un jeu charmant et varié.

Aussi les femmes ont-elles toujours su communiquer à leurs cheveux, par le moyen du fer, une vie artificielle à laquelle nous nous laissons prendre.



L'oreille ne doit être ni plate, ni écartée de la tête, ni trop charnue. Si elle se cache obstinément sous les cheveux, elle meurt loin de l'air et de la lumière.

Morte, elle est horrible à voir.

Fine, délicate, bien ourlée, et rougissante à son extrémité, voilà l'oreille parfaite.

Quant au nez, il ne peut être large et camus. Retroussé? d'aventure.

Il faut un beau visage pour porter un grand nez.

Qu'il soit droit ou légèrement aquilin. Le nez aquilin qui se tolère chez l'homme, donne à la femme, si la courbure en est trop accentuée, l'air bête.

Il y a de la séduction dans les narines qui frémissent et se

58 gonflent, mais qu'elles ne soient ni trop creusées ni trop plates. Partout nous suivons la mince ligne qui sépare le trop du trop peu. Pauvre corps féminin.

La bouche?

Il y a en elle tant de promesses de bonheur que c'est elle, après les yeux, que nous regardons d'abord. Aussi a-t-elle plus d'une façon de faire son salut et le nôtre.

Qu'elle soit grande, petite, flexible, sinueuse, droite, charnue ou mince, il n'y a qu'une chose qu'on ne peut lui pardonner, c'est d'être molle.

Il est des bouches qui sont comme le calice humide d'une fleur.

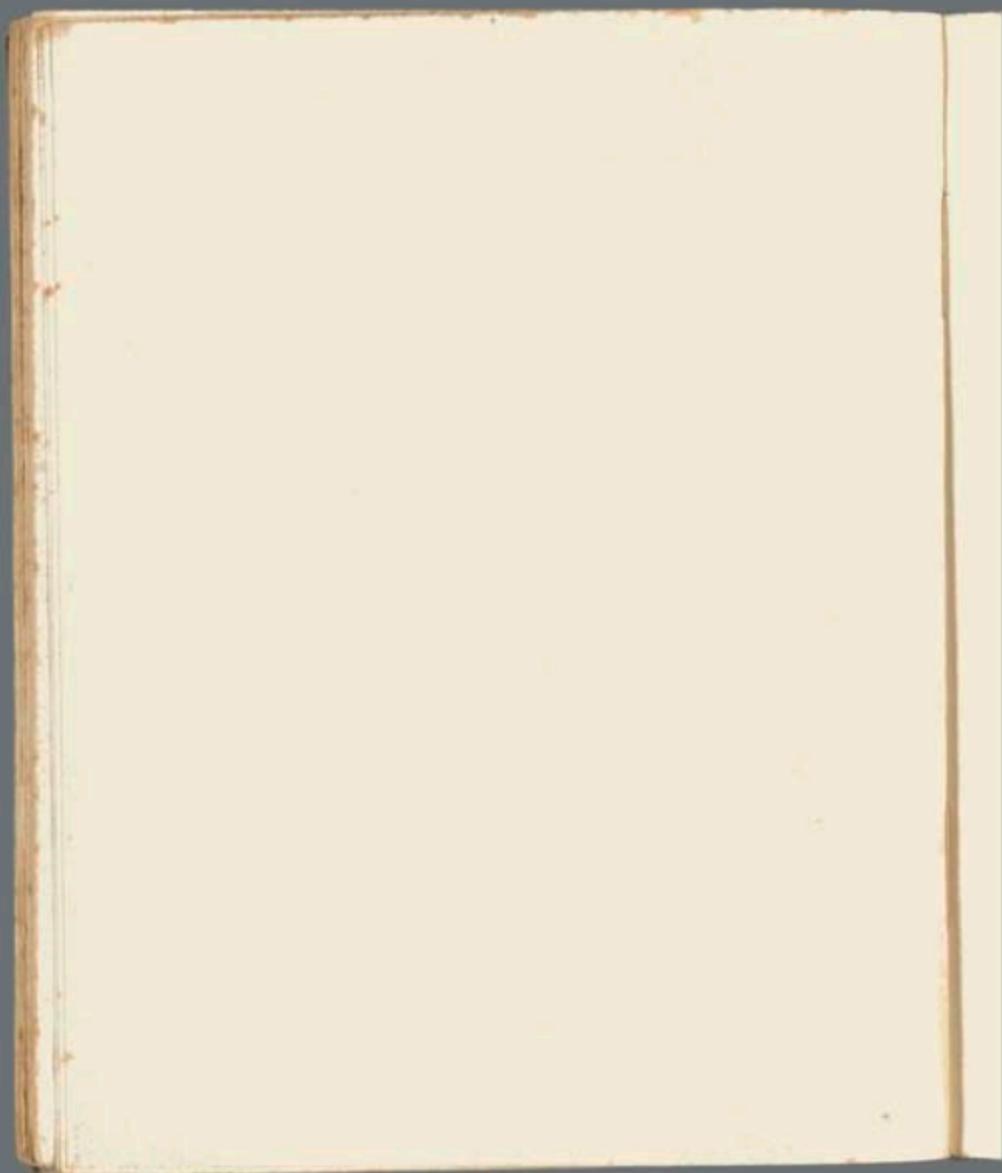
On ne peut croire qu'elles soient faites utilitairement pour avaler la nourriture. Elles semblent n'être là que pour être baisées. Pourtant les femmes qui les ont mangent de fort bon appétit.

Elles devraient manger seules, à l'écart.

Des dents blanches et petites qui pourraient mordre si bien, si elles voulaient; une langue effilée, agile et rose, qui joue à se cacher derrière la barrière des dents, et sait en sortir quand il le faut, voilà le mobilier de la bouche.

Les yeux bruns, veloutés et chauds, les yeux comme des saphirs ou pareils à des bleuets, les yeux aigue-marine, jade, aventurine ou glauques, les yeux pâles et profonds, les yeux pervenche, si doux qu'on voudrait les boire, les yeux noirs qui sont métal, ceux qui sont agathe, ceux qui sont soie moirée, les yeux dorés comme un beau fruit, les yeux vifs et les yeux tristes, ceux qui pétillent et ceux qui pleurent, ceux qui contemplent et ceux qui regardent, ceux qui gardent un secret et ceux qui le disent, ceux qui se taisent et rêvent, ceux qui désirent et parlent, ceux qui commandent, ceux qui obéissent, ceux qui incendient et dont on ne peut soutenir l'éclat, ceux en qui seule une petite flamme d'espoir veille, les yeux grands, petits, allongés, séparés ou rapprochés, ovales, plus ou moins, à fleur de tête, moins que plus, aux paupières lourdes ou légères, lentes ou promptes, claires ou bistrées, aux sourcils épais ou effilés comme au pinceau, en arc à la byzantine ou presque droits à la française, — les yeux, c'est assez s'ils vivent.





SIXIÈME CHAPITRE

LA JALOUSIE



63  
LA jalousie est souvent le sentiment d'un être faible, sans défense, qui s'accroche éperdument à ce qu'il a. S'il le perd, il voit devant lui un vide affreux qu'il ne pourra combler.

Un homme est très fort contre la jalousie qui sait que, fût-il trompé, il trouverait près de lui, à l'instant même, deux ou trois femmes prêtes à l'aimer et qu'il aimerait peut-être.

On ne voit pas Don Juan jaloux.



Il est des hommes que les femmes ne trompent pas. Ils peuvent connaître aussi la jalousie. La femme qu'ils aiment a été à d'autres avant eux. Terrible pensée pour un amant...



Cette jalousie rétrospective a les mêmes caractères que la jalousie dans le présent.

Vous êtes aimé; vous aimez vous-même. Vous êtes au comble du bonheur; vous planez dans l'empyrée. Votre maîtresse n'est-elle pas belle à rendre les hommes fous? Et les trésors cachés de son cœur inépuisable, n'êtes-vous pas seul à les connaître. Elle n'a jamais aimé, — vous le savez. Entre elle et vous il n'y a pas place pour le mensonge.

Vous rêvez à votre maîtresse admirable. Et soudain une pensée insidieuse se glisse en vous. — “ Elle n'était pas vierge quand je l'ai prise dans mes bras !... ” Vous vous êtes dit cette phrase cent fois sans y attacher d'importance. C'étaient des mots, et rien de plus. Voilà que tout à coup, sans raison, ils prennent un sens.

Et ce ne sont plus des mots qui sonnent dans votre oreille, ce sont des images nettes, précises, qui se lèvent devant vos yeux.

Vous n'êtes pas maître de les chasser ou d'en détourner le cours implacable. Et voici le spectacle auquel vous assistez, spectateur enchaîné et frissonnant :

Vous la voyez se dévêtir pour l'autre, pour le premier, l'inconnu ou le connu, qui l'a eue avant vous. Un à un, sa jupe, son corsage tombent... Oui, c'est bien elle ! Vous ne vous trompez pas. Pourquoi a-t-elle ce jour-là dans son regard quelque chose de sombre ? Pourquoi ne parle-t-elle pas ? Non, elle ne dit rien. Mais tout de même elle se déshabille. Elle est debout maintenant, les épaules nues, vêtue seulement de batistes légères ; elle hésite un instant, puis enlève ses bas... Il paraît qu'il n'aime pas le contact des bas, il veut sentir le long de lui de la chair, oui, de la chair, des pieds jusqu'à la tête. Et voilà que vous le voyez enfin. Comment ne l'aviez-vous pas vu encore, cet homme aux yeux qui brillent, cet homme assis dans un fauteuil tout proche ? Il la regarde. Et de quelle manière,

mon Dieu !... C'est intolérable ! Vous haletez. Que faire ? Rien. Où fuir ? Nulle part. Ouvrez les yeux, fermez-les, qu'importe, la scène continue... Le corset glisse à terre. Elle se redresse avec ce geste inimitable qui n'est qu'à elle ; elle s'étire, un de ses seins, si frais, si doux, sort de la chemise... Il s'approche d'elle... Vous voudriez être mort. Non, il faut aller jusqu'au bout, quoi qu'il arrive... Et voilà que votre maîtresse, celle par qui seule la vie a du prix, étend sur le lit l'admirable corps que vous avez couvert de baisers... Il se penche vers elle ; il la prend dans ses bras ; il murmure à son oreille — cette même oreille délicatement ourlée et rougissante dont vous connaissez tous les replis — des mots passionnés que vous entendez... Et puis elle va se prêter... Non, non, assez, vous n'en pouvez plus. Vous criez de douleur. Et pourtant, pourtant, ce n'est pas fini... Vous voyez tout, vous dis-je, tout, avec une affreuse précision. Vous grincez des dents ; vous avez le goût de la mort dans la bouche.

La crise peut être d'une minute. C'est alors comme si l'on était percé d'un coup de poignard. Ou bien elle dure des heures, et l'on en sort brisé. Puis on a quelque répit. On devient indifférent. L'imagination accablée de fatigue n'a plus la force de reproduire les images... Et soudain, au moment où on s'y attend le moins, un mot, un geste réveillent la douleur et tout est à recommencer.

Une femme me dit :

— Votre analyse de la jalousie est pleine de détails répugnants.

— C'est vrai, mais la jalousie est précisément une chose horrible parce qu'elle évoque des images sales et dégoûtantes. Comment en parler et en faire sentir l'horreur sans montrer ces images? Soyez sûre que je vous ai épargnée.

— Merci.



Cette forme de la jalousie est sans doute la plus haute, la plus rare. C'est aussi la plus cruelle. Un homme aimant une fille n'est pas torturé par l'idée qu'elle a eu cinquante amants. Un jaloux qui soupçonne sa maîtresse a des heures où il jouit d'une tranquillité relative. "Peut-être, après tout, ne me trompe-t-elle pas?"

Mais que faire contre ce fait brutal : la femme que vous adorez n'est pas arrivée vierge dans votre lit? Vous vous heurtez à l'absolu. Il ne dépend pas de vous qu'il en soit autrement. La maîtresse supérieure que vous exercez dans le présent ne vous sert de rien. Vous vous battez contre un fantôme trop réel qui peut, à son gré, forcer votre porte, entrer chez vous et vous torturer.

Où cela vous mène-t-il ? Eh ! tout droit à la recherche de la vierge. 67



Il y a des jaloux qui se taisent. Il y a des jaloux qui éclatent. Nous sommes résolument en faveur des premiers. Si votre vie est empoisonnée, il est inutile d'empoisonner celle de votre conjoint.



La jalousie est le meilleur antidote connu de l'amour. Elle le tue certainement... chez l'autre.





SEPTIÈME CHAPITRE

LES RUPTURES



— Tu ne m'aimes plus ? Quel homme es-tu donc ?... J'ai cru en toi, je me suis donnée, je t'ai tout sacrifié. Avant toi, j'étais une honnête femme, maintenant je me regarde avec dégoût... Et tu me quittes !

— Ai-je été libre de vous aimer ? Le suis-je de ne vous aimer plus ? Quelle idée vous faites-vous donc de l'amour ? Croyez-vous qu'il soit fait pour durer toujours comme cette pâle lumière qui brûle sur les autels et qu'entretiennent des hommes qui ne sont pas des hommes ?... Non, il n'est rien s'il n'est violent, excessif, tourmenté, s'il n'est éclatant et rapide comme un bolide dans une nuit d'été au passage duquel, soudain, s'éclaire tout un paysage magnifique qui était dans l'obscurité et va y retomber... Je ne vous aime plus... C'est vrai. Ne suis-je pas à plaindre autant que vous ? Hier encore j'attachais un prix infini à votre beauté, à votre tendresse. Aujourd'hui, je vous regarde sans émotion. Vous êtes morte à mes yeux. Croyez-vous que je ne sente pas le prix de ce que j'ai perdu ?... Vous vous êtes donnée parce que vous ne pouviez résister, non pas à moi, mais à vous-même, à l'entraînement secret, impérieux, qui vous poussait dans mes bras... Je pars... Où vais-je ? Je n'en sais rien. Trouverai-je une femme que je puisse aimer comme je vous ai aimée ?... Peut-être jamais,

72 peut-être dans un an, peut-être dans un mois... En attendant je reste seul. Je resterai héroïquement seul jusqu'au jour où je frémirai en rencontrant une femme dont le regard, la démarche, un je ne sais quoi de triste et de passionné dans le pli de la bouche m'arrêteront soudain... Auprès d'elle, je redeviendrai libre, heureux, confiant ; je vivrai à nouveau ces belles heures d'expansion que seul l'amour naissant connaît.

— Vous me tuez !

— Et, six mois ou un an plus tard, nous nous quitterons comme je vous quitte, parce que nous nous serons donné tout ce que des êtres humains et bornés peuvent se donner de joies et de souffrances, et qu'il ne nous restera rien de plus à mettre en commun. Je partirai de nouveau, en un jour comme celui-ci, avec la sensation, amère comme celle de la mort, d'un cœur vide...

— Elle restera, le cœur plein de désespoir.

— C'est encore quelque chose.



Un des effets les plus tristes des ruptures est souvent de donner de l'amour à qui n'en avait pas.

Il est des gens — surtout des femmes — qui n'attendent que d'être quittés pour commencer à aimer. L'amour-propre

chez eux est tout puissant ; ils ne peuvent admettre qu'on cesse de les adorer. S'ils conservaient une vue un peu claire, ils verraient qu'ils s'attachent seulement à qui se détache d'eux... Ils souffrent mille fois davantage si leur aventure est publique. 73

C'est ainsi qu'on a vu, avec étonnement, des gens qui ne s'aimaient pas rompre dans la douleur une liaison qui leur pesait à tous deux.



Il faut savoir pour quelles raisons on s'est pris.

S'est-on mis ensemble pour associer des intérêts, pour continuer une maison, pour avoir une famille ? Il est alors naturel que le ménage dure, même si l'amour disparaît, car les raisons pour lesquelles il avait été créé restent aujourd'hui ce qu'elles étaient hier.

Mais lorsqu'on s'est lié seulement par amour et pour l'amour, que faire lorsque la passion meurt chez l'un des deux contractants ? L'autre a-t-il le droit de le contraindre à continuer une liaison qui n'était fondée que sur l'amour réciproque des deux parties ? Mais qu'est-ce qu'une contrainte en matière de sentiment ? Comment condamner une femme qui a cessé d'aimer à aimer encore ? En vertu de quel arrêt ? Rendu par quel tribunal ?

L'égoïsme de celui des deux qui veut prolonger malgré tout n'est-il pas égal à l'égoïsme de celui qui veut rompre puisqu'il n'aime plus? La logique du sentiment n'est-elle pas en faveur de ce dernier? Ce qu'il a demandé au nom de l'amour, il le rejette maintenant que l'amour n'est plus. Il lui est impossible de donner par pitié ce que l'autre ne devrait tenir que de l'amour. Il s'en va... Et que dire de plus?



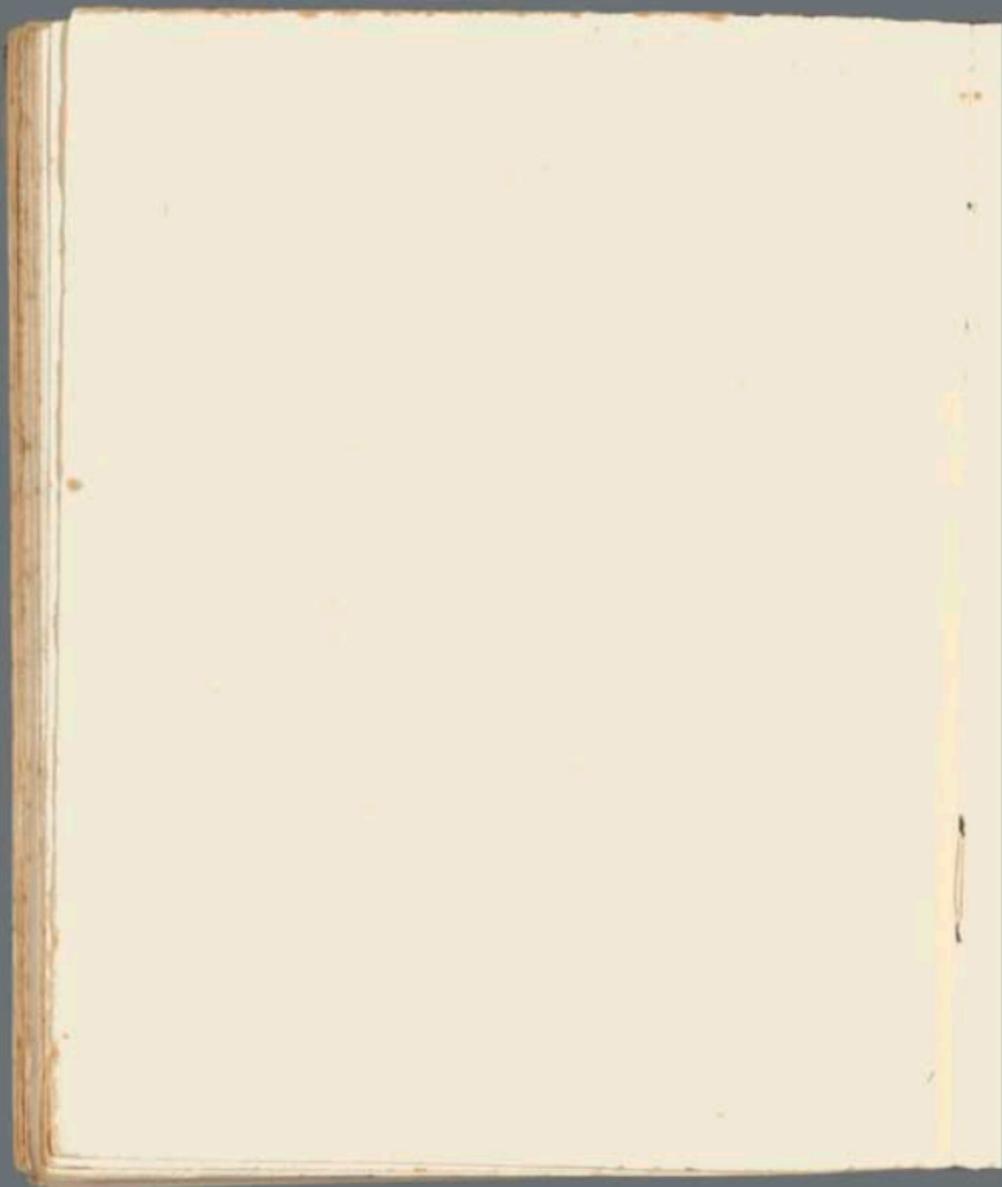


*Il a été tiré de ce livre, en outre des exemplaires non numérotés sur papier alfa bouffant :*

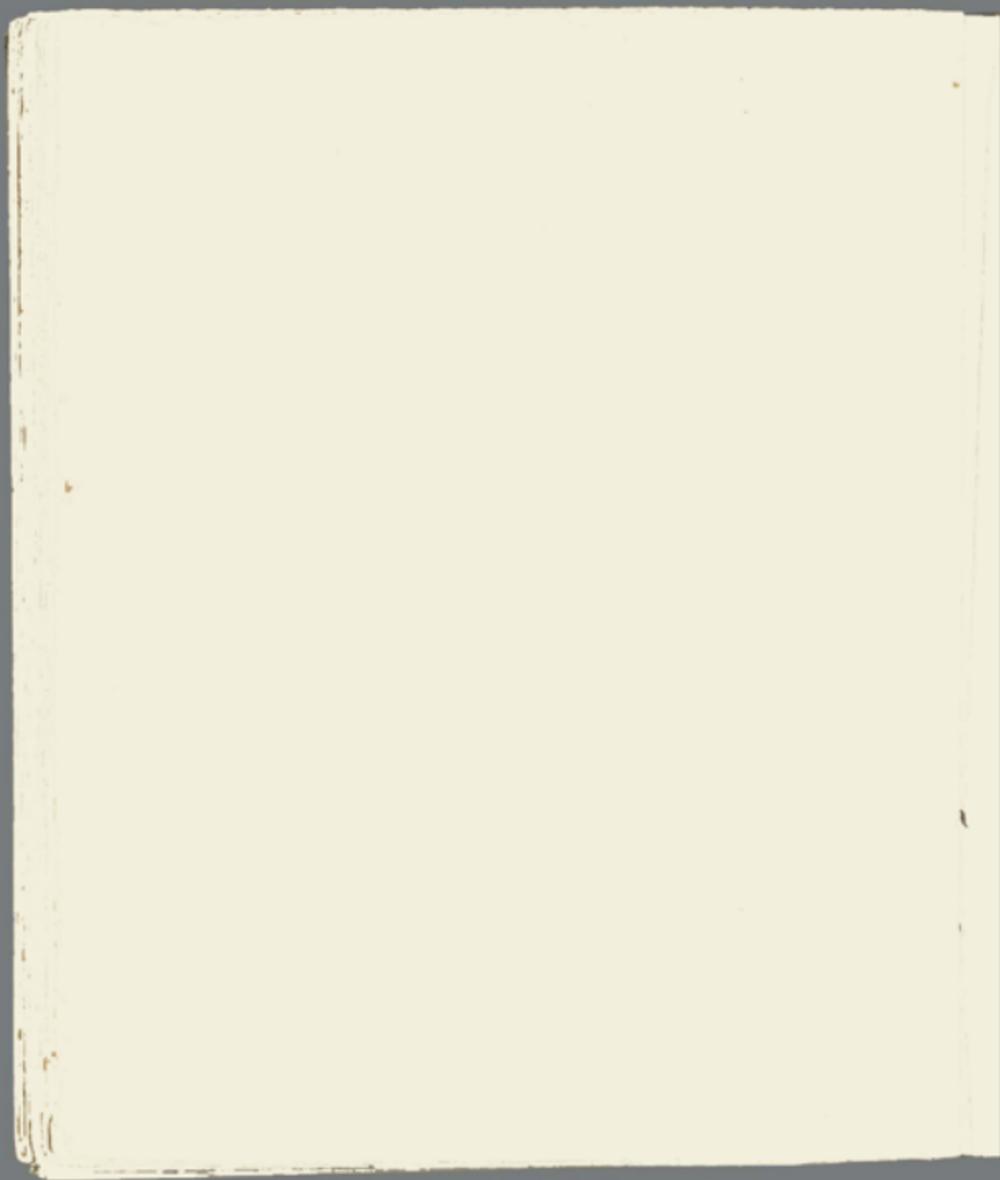
*50 exemplaires sur papier Japon Impérial, numérotés de 1 à 50 et signés chacun par Claude Anet et Pierre Bonnard ;*

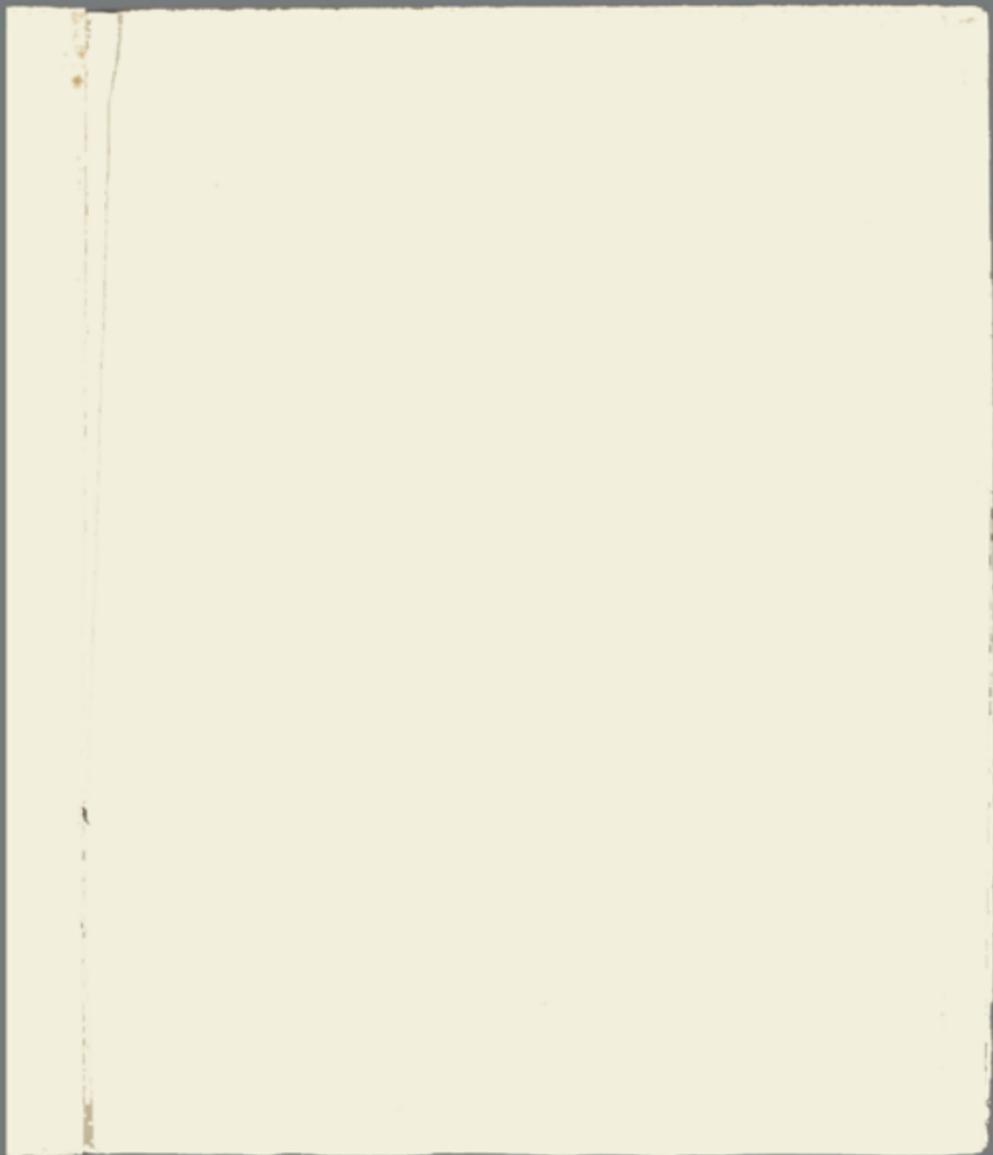
*100 exemplaires sur papier d'Arches à la forme, numérotés de 51 à 150.*

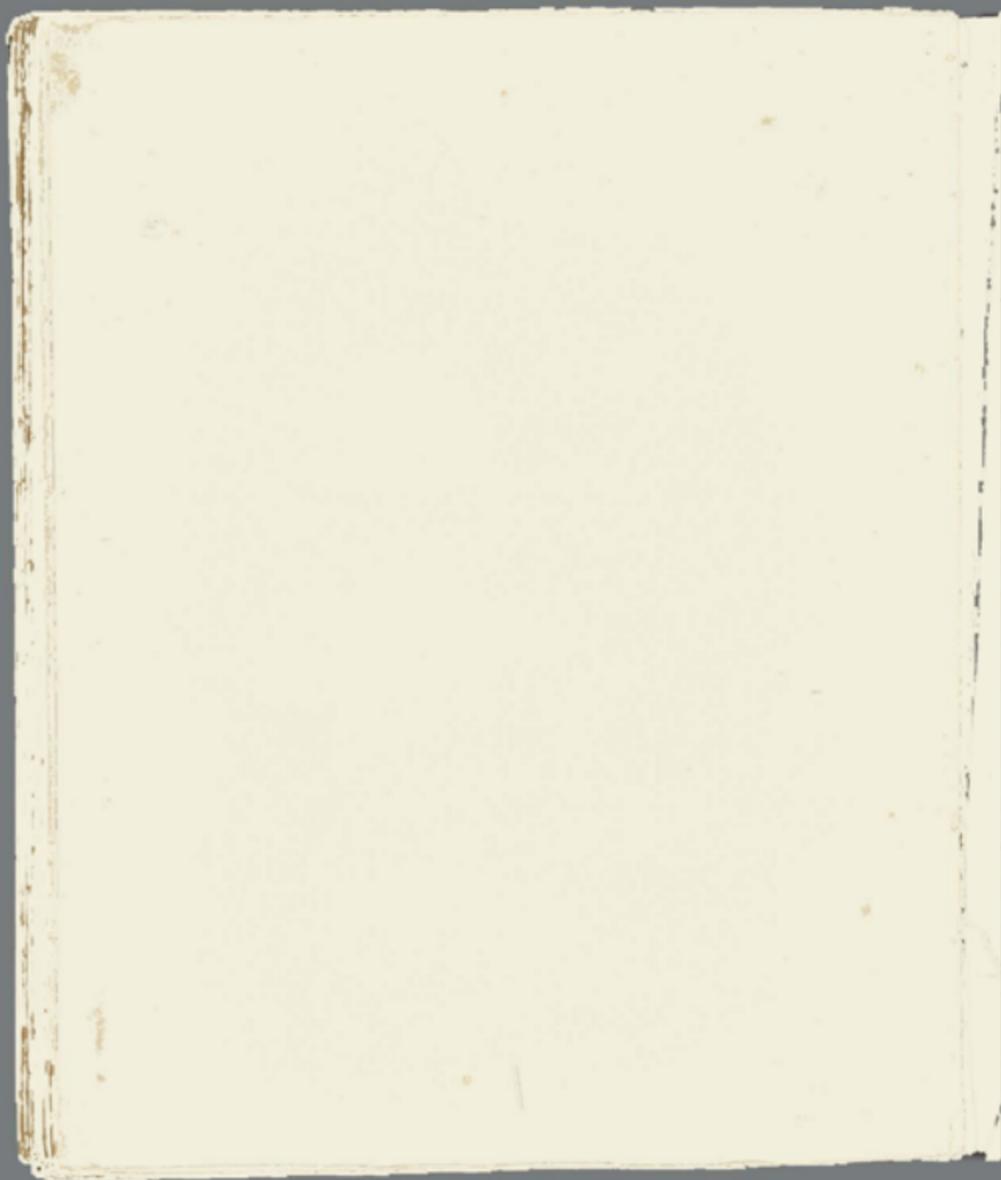
*L'ouvrage a été imprimé à Paris, par le maître-imprimeur Louis Kaldor, et achevé le 25 octobre 1922.*













---

Prix : 25 francs.

---